

(où les hommes gagnent 65 leva pour 8 heures, les femmes 40), charretiers, artisans de toutes sortes. Ils sont parqués hors la ville, dans le faubourg du Nord : petites maisons de pisé, parfois baraques de bois, souvent seulement couvertes de tôle ondulée. Voici un taudis de 5 mètres carrés, une unique chambre, où logent 11 personnes, dont 8 enfants, plusieurs malades de paludisme. En hiver, quand la manipulation du tabac est arrêtée, toute cette population chôme ou presque. Elle est à charge à la municipalité, qui se plaint, aidée au reste tant soit peu des secours, que distribuent les riches moines du couvent de la Rila, la vieille capitale intellectuelle bulgare.

De la vallée du Djermen à la vallée de la Strouma supérieure, c'est toujours le même pays ondulé, planté de tabac, couvert de chaumes, où paissent moutons, bœufs et porcs. Un seul escarpement granitique, qui limite les deux bassins. La route serrée laisse passer les petits chevaux et les ânes, qui emportent la récolte de prunes. Voici un autre paysage : les pruneraies sans fin de la plaine de Kioustendil. Un autre genre de vie aussi.

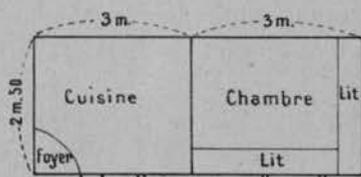


FIG. 37. — Type de maison rurale du faubourg Sud de Kioustendil.

Les réfugiés à Kioustendil sont 2 377 sur 15 440 : une proportion importante. Ils viennent surtout de la Macédoine serbe, de Kratovo, de Chtip, de Vélès. La plupart ont quitté le pays avant 1912. Quelques-uns ont suivi dans leur retraite les troupes bulgares en 1918. D'autres enfin, en petit nombre, sont de Tsarévo Sélo. Petites gens encore, sans fortune, qui sont ici marchands, vendeurs de melons et de prunes.

Les bras, qui ailleurs se louent pour le travail du tabac, se louent ici pour la récolte des prunes, la fabrication de la *slivovitsa*, l'eau-de-vie. La grand'place s'orne du monument de Todor Alexandrof, le révolutionnaire macédonien assassiné, martyr de la « cause ». Nous sommes hors de Macédoine, mais la question macédonienne reste posée comme plus au Sud : elle est, dans ce mausolée, toute politique pour certains esprits, qui n'abandonnent pas l'espoir de retourner dans leur village, où les femmes sont restées parfois. Elle est aussi tout économique, en ces taudis où, dans les faubourgs de la ville, s'entassent par centaines les réfugiés. Ce sont les journaliers qui, selon la saison, coupent le bois de l'Ossogovo voisin ou ramassent les prunes dans la plaine. Ils gagnent au plus 30 leva par jour, et 20 le plus souvent. Ils paient un logement 250 leva par mois. Tels ceux du faubourg Sud, adossé aux pentes de l'Hissarlak. Voici une chambre de 3 mètres sur 2 m. 50, d'une hauteur de 2 mètres, où vit dans une effroyable promiscuité une famille de 10 personnes, le père, la mère, le fils, la bru, six jeunes garçons. La maison est de bois, couverte généralement de tuiles. Les lits sont de simples planches de bois, au-dessus desquelles est fixée l'icône. Les punaises grouillent dans ces taudis (v. fig. 37). Et, dans la banlieue Ouest, au faubourg de Koloucha, les cahutes sont plus misérables encore : chaumines de torchis, chambres basses, où toute la famille, 9, 8, 10 personnes, dort sur le sol même, sans planches, sans matelas.

Tous sont persuadés qu'ils sont là provisoirement, attendent le retour dans leur patrie.